

# Perdu dans la brume

**BERNADETTE RENAUD**

QUÉBEC AMÉRIQUE jeunesse

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

# Chapitre 1

S'il en avait eu le courage, Hugo se serait jeté en bas de la voiture en marche. Sauf que, le temps de déplier et de sortir ses longues jambes...

— J'en reviens pas que tu me fasses ça !  
ragea-t-il en regardant sa mère au volant.  
J'en reviens juste pas !

Josiane, impassible, se concentra sur sa conduite. Ou le feignit. Ces derniers temps, elle et son fils se disputaient sans arrêt. « J'ai pas le choix... », se redit-elle avec lassitude.

— Fais pas un drame avec ça ; ça va nous faire du bien à tous les deux, ajouta-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de

garder sereine. Je te le répète, je veux commencer un doctorat et ça, ajouté à mon travail, ça va me prendre tout mon temps. Je n'aurai plus d'énergie pour nos disputes.

Hugo aurait voulu protester, mais il devait reconnaître que leur relation n'était plus ce qu'elle avait été. Sa mère trouvait qu'il passait trop de temps à l'ordinateur, à jouer en ligne avec ses copains, qu'il en négligeait forcément ses études, qu'il ne faisait pas de sport, qu'il ne lisait jamais... La lecture, il l'avait prise en grippe quand il avait su que sa mère, professeure de littérature, l'avait nommé ainsi en hommage à Victor Hugo, son auteur favori. Oui, depuis quelque temps, ils se chamaillaient tout le temps. Et ça le tannait lui aussi.

— De toute façon, ajouta Josiane, à ton âge, tu as besoin d'une présence masculine bien plus que de celle de ta mère.

Une présence masculine... Une souffrance enfouie depuis longtemps remonta au cœur d'Hugo. Sa mère le rejetait comme son père l'avait fait quand il n'était qu'un petit garçon de quatre ans. À la différence qu'autrefois, c'était son père qui

était parti ; douze ans plus tard, c'était lui qui s'en allait. Mais ça revenait au même. Chacun leur tour, ses deux parents se débarrassaient de lui.

Josiane devina son tourment et protesta, peinée.

— Ne le prends pas comme ça, Hugo. Octobre à juin, c'est pas si long.

Incapable de supporter ce rejet, Hugo bluffa.

— Ici ou ailleurs, je m'en fous !

En fait, au moment de quitter Montréal, sa ville natale, Hugo ne s'en foutait pas du tout. À travers le pare-brise de l'auto, il essayait d'incruster dans sa mémoire les dernières images qui défilaient. Les nombreux commerces, les restaurants aux devantures racoleuses, les gens pressés aux stations de métro, le passage prioritaire d'une ambulance, les trottoirs couverts de piétons de tous âges qui profitaient de cette dernière belle fin de semaine d'octobre. Ici et là, des groupes de jeunes riaient ensemble. Hugo ressentit cruellement qu'il venait de perdre sa *gang*.

La veille, avec ses quatre copains, il avait écouté de la musique chez Maxime, joué au haki chez Steve, flâné dans les rues pour, finalement, échouer au cinéma. Une façon comme une autre d'être ensemble sans avoir à parler de son départ. D'ailleurs, personne n'y avait fait allusion de toute la soirée. Ils savaient tous que leur groupe, formé depuis le début du secondaire, se disloquait ce soir-là. Alors, pourquoi en rajouter ? D'ailleurs, pourquoi leur amitié ne survivrait-elle pas à une absence de quelques mois ? Ils s'étaient donc quittés comme s'ils allaient se revoir le lendemain.

Mais ils ne se reverraient ni le lendemain, ni dans les semaines qui suivraient. Hugo le ressentit profondément, douloureusement, quand il traversa le pont Jacques-Cartier, laissant Montréal derrière lui. « Ça y est ! Ma *gang* n'existe plus à cause de moi ! Non, à cause d'elle ! » Il regarda durement sa mère qui, les yeux rivés sur la route, perçut sa colère sourde aussi sûrement que s'il l'avait verbalisée.

— Ça va nous faire du bien à tous les deux, tu verras, répéta-t-elle nerveusement en bifurquant vers l'est.

— Si tu voulais tant te débarrasser de moi, lança-t-il brusquement, pourquoi tu ne l'as pas fait en septembre ? T'enseignes ! Tu sais ce que c'est pour des jeunes d'arriver dans une nouvelle école quand les *gangs* sont faites ?

— Tu te feras d'autres amis. Des jeunes sympathiques, il y en a partout.

Hugo la scruta d'un regard noir et la vit soudain comme s'il la découvrait. C'était une femme élancée, mince et volontaire, mais, en ce moment, assise derrière le volant, elle semblait chétive, presque fragile. Il refusa de la voir ainsi ; il lui en voulait trop. Hugo enfila ses écouteurs avant de se détourner d'elle.

Ils longèrent deux villes, en traversèrent une autre. Maintenant, l'eau sombre du fleuve réapparaissait à gauche, dans de brèves éclaircies entre les maisons et les feuillages jaunes et rouges, comme un cordon qui le rattachait encore, de loin, à l'île de Montréal. Des souvenirs diffus de

ces paysages, aperçus durant son enfance, l'effleuraient parfois.

À la sortie de Verchères, Hugo aperçut soudain un cargo à une centaine de mètres de la route. Ici, la route était à peine plus élevée que le niveau de l'eau et, vu sous cet angle, le navire lui sembla énorme. Fasciné de le voir fendre l'eau et faire gicler la vague d'étrave, Hugo sortit de sa torpeur et s'apaisa un peu.

Plus loin, la route devint encore une rue principale, à Contrecoeur cette fois, avec, toujours à sa gauche, quelques yachts et voiliers encore amarrés au quai. Tout cela était si différent de son ancien quartier ! Pourtant Sorel-Tracy, où ils arrivèrent enfin, n'était qu'à une centaine de kilomètres de Montréal.

Parti d'un appartement, au second étage d'un immeuble, dans un quartier grouillant de monde et plein de bruits, Hugo aboutit dans un bout de rue paisible, puis dans une petite maison vieillotte entourée d'un peu de pelouse. Il se crut rendu au bout du monde.

En entrant, il huma le souper qui mijotait et embaumait la cuisine. C'était le

premier moment réconfortant des derniers jours. Il regarda son grand-père paternel, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années. Maurice Antaya lui sembla plus vieux avec ses cheveux poivre et sel, et moins costaud que dans son souvenir, même s'il restait droit et solide.

Celui-ci le scruta d'un regard d'acier. Son petit-fils, les cheveux bruns coupés en brosse, était déjà aussi grand que lui ; ses épaules carrées, il les tenait des Antaya.

— T'es presque un jeune homme, dit-il un peu rudement.

Hugo ne sut que répondre. « Un jeune homme ? Peuh ! Je dirais plutôt un paquet encombrant qu'on vient de te larguer ! »

Le grand-père offrit un apéritif à son ex-bru avant de passer à table, mais celle-ci déclina l'invitation. Assaillie par une émotion trop difficile à contenir, elle décida de changer ses plans.

— Je... je crois que je vais repartir tout de suite, balbutia-t-elle en se détournant. Je ne me sens pas très bien...

Maurice Antaya le regretta mais n'insista pas.

— T'es toujours la bienvenue, conclut-il sincèrement. Tu l'as toujours été, ne put-il s'empêcher d'ajouter.

Josiane se retourna vers lui et le regarda affectueusement.

— Oui, je l'ai toujours su. Mais... après le départ de Michel c'était... enfin, disons qu'une séparation, ça change bien des affaires.

Elle sortit rapidement et Hugo la suivit afin de récupérer ses bagages dans le coffre de l'auto. Beaucoup de bagages, puisqu'il resterait là plusieurs mois. La vue des sacs empilés le rendit émotif.

— Pourquoi tu me fais ça ? ragea-t-il, partagé entre son désir de ne plus voir sa mère de sa vie et celui de la supplier de le ramener à Montréal.

— Ça va nous faire du bien...

— Arrête de radoter ça ! la coupa-t-il en la dévisageant durement.

— Hugo... j'essaie de faire le mieux pour toi, lui dit-elle d'une voix brisée en s'engouffrant dans l'auto. Je sais que tu ne me crois pas, mais...

Sentant qu'elle ne pourrait s'empêcher d'éclater en sanglots, Josiane fit vive-

ment démarrer la voiture. Perplexe, désespéré, Hugo la regarda s'éloigner.

Maintenant, il était seul. Vraiment tout seul. Sa mère l'avait abandonné pour... un doctorat. Il ne comptait pas plus qu'un diplôme accroché au mur. Il aurait voulu hurler. Il promena un regard hargneux autour de lui. Tout lui était étranger. À qui pourrait-il parler dorénavant puisqu'il n'avait plus d'amis ?

À ses pieds, ses bagages lui rappelèrent qu'à l'intérieur de cette maison inconnue, un homme l'attendait, le seul être au monde à conserver encore un semblant de lien avec lui... Il rentra dans la petite maison dorénavant habitée par un grand-père veuf et un ado.

Hugo ne connaissait pas cette maison achetée après le décès de sa grand-mère. Il la trouva petite, très petite. Le rez-de-chaussée comprenait seulement une cuisine et un salon à aire ouverte ainsi qu'une minuscule salle de bains ; même la baignoire était plus petite qu'à l'ordinaire ! Il étouffait déjà.

— L'horaire de tes cours est sur ton bureau dans ta chambre ; celle de droite, lui précisa son grand-père.

Hugo porta ses bagages à l'étage dans ce qui serait désormais sa chambre. Un lit simple avec un édredon démodé, une commode à trois tiroirs. Des meubles dépareillés, sans doute achetés à la va-vite. Contre le seul mur à pleine hauteur, un bureau de travail où, effectivement, se trouvait son horaire de cours. Sur le mur opposé, une fenêtre basse. En s'y dirigeant, Hugo, qui mesurait près d'un mètre quatre-vingt, se cogna durement le front sur le plafond, à cause du toit en pente.

— Ayoye ! manquait plus que ça : une chambre de nains !

Avant de redescendre, il jeta un coup d'œil dans l'autre chambre, en face. Un lit double, deux commodes et tables de chevet assorties et, dans un coin, un petit meuble et un ordinateur. Au mur, une photo de sa grand-mère. Hugo s'en souvenait si peu qu'il le regretta : une autre personne qui ne faisait plus partie de sa vie.

Après le souper, pendant lequel les nouveaux colocataires avaient échangé quelques banalités, le grand-père se leva et tendit le torchon à vaisselle à son petit-fils.

— T'es pas à l'hôtel.

Pris de court, Hugo s'exécuta.

— Viens, lui dit le grand-père après la corvée accomplie en silence, je vais te montrer où est l'école. Ce sera plus simple pour toi demain matin.

Cette seconde allusion à sa vie d'étudiant ramena Hugo dans l'appréhension qu'il refoulait depuis des jours. S'y ferait-il des amis ? Et surtout, dans combien de temps ? De toute façon, est-ce que ça valait vraiment la peine puisqu'il n'était ici qu'en transit ? Il soupira. Ses copains lui manquaient déjà. Il retrouva un peu de courage en pensant qu'en rentrant, il leur enverrait un courriel du vieux portable que sa mère lui avait donné l'année précédente.

Le grand-père s'arrêta devant une construction en béton. L'école secondaire Fernand-Lefebvre était construite en croix sur trois niveaux. Les murs étaient

presque complètement fenestrés et chacune des fenêtres encastrée dans une sorte d'alvéole en béton. L'école émergeait de larges pelouses qui rejoignaient l'intersection de deux rues. Des conifères déjà hauts et des feuillus imposants, à bonne distance les uns des autres, créaient une verdure somme toute aérée. Hugo fut frappé par l'espace. « À Montréal, les maisons et les édifices sont tellement collés les uns sur les autres que le regard bute toujours contre un mur quelque part. »

Interrompant son observation, son grand-père lui indiqua l'entrée principale, sur Ramezay. Elle le mènerait aux bureaux de la direction, où il devrait se présenter le lendemain matin.

Le trajet avait semblé un peu long au nouveau Sorelois.

— Y a pas de bus, ici ?

— Il y en a, mais pas sur ton trajet. De toute façon, c'est pas assez loin.

« Mais lui, il a pris la camionnette pour me montrer le chemin », ronchonna mentalement le petit-fils.

— J'ai pris la camionnette parce que je veux te montrer la ville, dit son grand-père, comme s'il avait deviné ses pensées.

Au fil des rues, Hugo découvrit que là aussi, il y avait des commerces, des clubs vidéo, des cafés, des jeunes qui riaient en se bousculant, un aréna; plus loin, un grand centre commercial, une piscine intérieure et un cinéma à plusieurs salles.

Quand le grand-père stationna sa camionnette à proximité du port, Hugo revit le fleuve, large et sombre dans l'obscurité. Ici et là, les lumières d'un cargo à l'ancre, celles d'un bateau de croisière tout blanc qui filait vers Québec, celles encore d'un traversier qui se dirigeait vers eux. Ce décor maritime, si nouveau pour lui, l'impressionna. Du coup, Hugo tomba amoureux du fleuve.

— C'est pas grand comme le port de Montréal, dit le grand-père, mais c'est beau quand même. Tous les navires et les cargos qui vont à Montréal et même jusqu'aux Grands Lacs passent par ici, ajouta-t-il fièrement en repartant. Les villes au bord du fleuve, d'ici à Montréal, elles ont

toutes trois cents ans et plus. Sorel, c'est aussi vieux que Montréal, savais-tu ça ?

— C'est aussi vieux, mais c'est moins gros, ronchonna Hugo.

Le grand-père éclata de rire.

— Ben c'est pas mon cas ! répliqua-t-il du tac au tac, en se tapant sur le ventre.

Hugo se contenta d'un quart de sourire. Finalement, son aïeul semblait moins sévère qu'il n'en avait l'air.

— Ça te dérange si j'utilise ta connexion ? demanda Hugo en revenant à la maison.

— Quoi ?

— Ta connexion Internet. J'ai pas la connexion satellite sur mon portable.

— J'en ai pas.

— Mais t'as un ordinateur ! insista Hugo. Je l'ai vu dans ta chambre.

— Oui, mais pas Internet. J'ai pas besoin de ça.

Pas Internet ! Son compagnon, son passe-temps et, ce soir, son seul lien avec ses copains et le monde entier ! En quelques jours, Hugo avait été dépossédé de ses amis, de son école, de sa ville. Et d'Internet ! Et de sa mère aussi puisque, furieux

contre elle, il avait décidé de l'effacer de sa vie. Décidément, tout allait de travers.

Ce soir-là, Hugo tourna et retourna dans son nouveau lit, incapable de s'engouffrer dans le sommeil pour tout oublier. Il tendit l'oreille : rien. Pas un bruit. Alors il comprit. Il avait été élevé dans une grande ville ; la nuit, les bruits diminuaient mais ne cessaient jamais tout à fait. Ici, dans ce bout de rue paisible, Hugo se rendit compte qu'il angoissait... à cause du silence total.

— Ça doit ressembler à ça quand on est mort, bougonna-t-il en se retournant pour la dixième fois avant de sombrer brusquement dans le sommeil.